

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 43

Artikel: On rudo pétro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

viço à cauquon. Lài faut pas allà quand l'a dza coumeinci à dinà, que n'a onco medzi què la soupa, et que l'est ein trein dè désossi on pïoton; ni ein après non plie, quand l'est bin einmodà à djuì lo café ào binocle, et que l'autro annoncè pique, binocle, veingt dè tieu et houitanta dè ràì. Na; vo z'ètés à pou prés su d'étrè mau reçù. Profità petout d'on iadzo iò n'a rein perdu et iò l'a l'esprit conteint.

Permi clliào que vont dinsè demandà oquìè à cauquon, y'ein a qu'ont on toupet dè la metsance et que sè geinont pas dè demandà quiet que sàì, et quand que cé sàì. Y'ein a d'autro que son pe vergognà, que ne lài vont qu'à la derràire et que lài vont presque adé quand ne foudràì pas, tant l'ont poàire dè demandà cein que volliont, que soveint l'est trào tà.

Onna brava fenna, mà pourra, qu'avàì adé poàire dè fèrè dè la peina, avàì on bouébo qu'étàì z'u s'amusà avoué lè z'autro et que s'étàì pliantà on épèna dein lo pi. La mère coudi bin essiyi dè la trairè, mà voyant que ne le poivè pas l'aveintà, l'eut poàire que cein n'amassàì, et l'eut l'idée dè fèrè veni lo màidzo po esquivà mè dè mau.

L'idée étàì bouna; mà la brava fenna, na pas lo fèrè demandà dè suite, atteind, ... atteind, ... et l'ein-voyè queri après la miné, que son bouébo ronclliàvè coumeint on toupin et que son pi ne fasàì pas onco mena d'amassà. Lo màidzo, qu'étàì dza cutsi, a couàite dè sè lévâ et dè traci tsi clliào dzeins; mà quand vâì lo pou dè mau que lài avâì, s'ingrin-dzè on bocon et bràmè cllià fenna dè cein qu'on lo vegnâì reveilli ào màitein dè la né po onna tòla bétise.

— Ne poivi pas veni dè dzo ào bin atteindrè à déman? se lài fe.

— Oh! monsu, repond la pourra fenna, tota gruleinta, c'est que vo z'ài adé l'air tant pressà, que y'avè poàire dè vo déreindzi, et que peinsâvo que dàì bio monsu coumeint vo, n'aviont pas lo teimps dè veni dè dzo tsi dàì pourrès dzeins coumeint no.

On rudo pétro.

— As-tou bin dinà, Djan-Luvi?

— Oh! adrâì bin! n'avai on ouïe grâssa que pe-sâvè bin 15 livrès, et l'étàì tant bouna que n'ein rein laissi què lè z'ou.

— Et diéro étià-vo?

— N'étià dou; l'ouïe et mè.

LE SECRET DU CAPITAINE

II

En achevant ces paroles, d'Avril tendit en souriant la main à ses amis, quitta la salle et sortit dans la rue. Il était environ huit heures du soir. Les lueurs du crépuscule embrasaient l'horizon et faisaient pâlir les premières étoiles. Le lieutenant gagna le boulevard et descendit lentement vers le vieux château assis au bord de la Maine comme le gardien de la cité. Il passa et repassa au pied des hautes tours, superbes dans leur masse immobile, et devant la statue du bon roi René d'Anjou, campée fièrement au milieu de la rue. Déjà sa pensée travaillait et son plan se dessinait peu à peu. Depuis longtemps, le lieutenant s'était promis d'étudier le ca-

pitaine Darad. Il aimait beaucoup cet homme, sans trop savoir pourquoi. Les exagérations de langage du capitaine ne lui déplaisaient point. Il croyait avoir deviné qu'il y avait, sous cette rude écorce, un cœur chaud mais blessé. Un petit fait était venu à l'appui de cette opinion : un soldat qui avait été au service particulier de Darad lui avait conté qu'un soir, il avait cru entendre, dans la chambre du capitaine, de véritables sanglots. De là à bâtir une histoire, il n'y avait qu'un pas, et d'Avril, âme généreuse et croyante, l'avait bâtie : son rêve était de connaître toute la vérité, de pénétrer les chagrins du capitaine et de consoler, s'il était possible, ce brave soldat.

Sa décision fut bientôt prise :

— Allons chez Morel; c'est par là qu'il faut commencer!

Mais comme il savait que cet homme ne parlait jamais, il se prépara à jouer un rôle de circonstance : donnant à sa physionomie une expression un peu plus sévère qu'à l'habitude, il se dirigea rapidement vers la rue Toussaint, s'arrêta au numéro 39, gravit deux étages et frappa à une petite porte, sur laquelle était clouée une carte portant ces mots :

*J. Morel,
capitaine au 32^e de ligne
(Angers).*

On entendit le bruit d'un fauteuil qu'on roulait et d'une grosse voix qui disait :

— ...trez!

C'était une syllabe de gagnée; le capitaine ne négligeait pas les petites économies.

D'Avril tourna le bouton et se présenta :

— Bonsoir, mon capitaine.

— Bonsoir.

Et comme les yeux arrondis de Morel marquaient une profonde surprise, d'Avril reprit aussitôt :

— C'est moi qui viens vous proposer une partie d'échecs.

— Vous?

— Oui, moi-même. Je ne joue pas, sans doute aussi bien que le capitaine Darad, mais si vous voulez me rendre une tour, je vous tiendrais tête...

Morel fit signe qu'il acceptait les conditions du tournoi, et désigna une petite table près de laquelle le lieutenant s'assit avec quelque hésitation. Avant même de placer les pièces, le capitaine bourra sa pipe, en invitant d'Avril à l'imiter. Puis, la partie commença. D'Avril ne connaissait guère que la marche des pièces. En dix minutes, il fut échec et mat. Le triomphe de Morel avait été facile, et néanmoins le capitaine était content.

Le lieutenant se hâta de profiter de cette bonne humeur qu'il voyait briller dans les yeux de Morel.

— Je ne joue pas, dit-il, comme votre ami Darad.

— Non.

— Il y a longtemps, peut-être, que vous jouez avec lui?

— Oh! oui.

— Est-il de ce pays, le capitaine?

— Oui... Bazouges... près la Flèche.

Et, comme épuisé par cet effort de parole, Morel désigna l'échiquier comme pour dire :

— Faites-vous une seconde partie?

D'Avril, patient et calme, déjà heureux du premier résultat qu'il avait obtenu, se hâta de replacer ses pièces et de bourrer une seconde pipe. Il fut battu comme la première fois, mais il apprit ensuite que Darad avait fait ses études au Prytanée de la Flèche. Après la troisième partie et la troisième pipe, il savait que Darad avait été quelques années en garnison au Mans, comme sous-lieu-